

le salon Guermantes). Ce qu'il nous montre plus précisément encore, c'est le caractère éphémère du pouvoir, le déclin de cette aristocratie parisienne dont le narrateur dans sa jeunesse croyait qu'elle possédait la pérennité du minéral alors que maintenant « mille corps étranges y pénétraient, lui ôtaient toute homogénéité », et surtout, à travers la collusion entre deux mondes, c'est l'ascension de la bourgeoisie, qui n'est plus rigoureusement identique à ce qu'elle était.

Tout ce qui vient d'être dit demeure néanmoins très insuffisant, car c'est sans compter avec les artistes – Vinteuil, Bergotte, Elstir – à partir desquels s'organise la quête du narrateur. C'est sans compter surtout avec l'arrivée impromptue d'Albertine dans le roman, qui ajoute encore du trouble et de la turbulence dans le texte et ouvre un espace social inédit qui, lui, n'est alourdi d'aucun passé.

L'insaisissable Albertine, petite-bourgeoise imprévisible, circule entre les différents milieux. Elle met en scène une troisième culture, moins confinée, qui ne vient ni de l'univers feutré ni même calfeutré des salons, ni de celui de la province (Combray) : une culture à cette époque résolument nouvelle, dont les contours ne sont donc pas encore fixés, qui est la culture marine symbolisée par le nom de Balbec. C'est dans la socialité des plages que surgit puis évolue pour une grande part la jeune héroïne libertaire ou du moins libertine. C'est elle qui va contribuer, par sa mobilité étrange, à faire bouger encore un peu plus la vision sociale proustienne, qui n'est pas exactement celle de la lutte des classes, mais de la lutte des classifications.

La logique de la soustraction : rester entre soi

La thématique identitaire est celle de la séparation et de la conservation. Mettant l'accent sur la fermeture au détriment de l'échange, elle trouve l'une de ses références théoriques dans la monade leibnizienne, à tort d'ailleurs car, pour Leibniz, la monade est un point de vue possible sur le monde.

Par un processus soustractif, l'individu est réduit à n'être que le « représentant » de la « communauté » à laquelle il « appartient », et l'identité peut alors disposer de plusieurs critères : la langue (« mon » « appartenance » à la « communauté francophone » ou à la « communauté anglophone » au Québec), la religion (catholique *ou* protestant en Irlande, musulman, orthodoxe *ou* catholique en Bosnie), l'ethnie (Tutsis *ou* Hutus au Rwanda), l'âge (jeune à tout jamais *ou* absolument vieux), le sexe (seulement homme *ou* seulement femme), la couleur (Blanc *ou* Noir pour l'éternité). Simone de Beauvoir est considérée dans cette perspective comme l'une des « représentantes » des femmes comme si elle était seulement femme (ou seulement blanche ou seulement française) et Martin Luther King comme l'un des « représentants » des Noirs, comme s'il était seulement noir (ou seulement pasteur).

Le temps de la guerre froide avait du bon. Il garantissait au moins une parfaite étanchéité : les communistes et les capitalistes, le diable et le bon Dieu, et bien

sûr déjà les hommes et les femmes. Les communistes à l'Est, les capitalistes à l'Ouest ; le diable en bas, le bon Dieu en haut ; les hommes au-dessus, les femmes au-dessous. Mais bien sûr, le principe d'étanchéité des genres et des groupes séparés ne s'est pas arrêté avec la chute du mur de Berlin. Bien au contraire. Dès que l'on dit que les hommes sont comme ci, les femmes comme ça, les garçons font comme ci et les filles comme ça, et les rousses et les blondes et les brunes font, font, font... les juifs et les Arabes ne sont pas loin.

Ce que l'on appelle aujourd'hui le « communautarisme », qui est la radicalisation logique du thème du « droit à la différence », consiste à se retrouver entre soi, à rester entre cousins. C'est la redécouverte des différences, des identités, des racines, des cultures qui sont peut-être une autre façon de nommer ce qu'autrefois on appelait les races. L'obsession différentialiste, plus forte dans les sociétés anglo-saxonnes que dans les autres, se construit à partir d'une pensée catégorielle et classificatoire qui oppose dans un premier temps les élus et les damnés (Calvin), puis les Blancs et les Noirs, et s'étend – en gros à partir des années 1965 – bien au-delà de la différenciation ethnique, puisqu'elle oppose progressivement les juifs et les chrétiens, les anglophones et les latinophones, les hommes et les femmes, les homosexuels et les hétérosexuels, etc.

La logique exclusive de la différence en ce qu'elle a de plus radical est une logique raciste et sexiste. Elle croit mordicus qu'il existe des *essences* humaines résolument distinctes les unes des autres : les femmes, les homosexuels, les Noirs, les juifs, les sourds, les Kurdes, les Arabes. Cette exacerbation contemporaine du différentialisme a aujourd'hui pour nom le multiculturalisme : le *political*

correctness nord-américain, la revendication des droits des minorités et des « communautés ethniques », l'apologie du pluralisme thérapeutique. Cette position, qui s'exprime d'ailleurs à travers les meilleurs sentiments du monde et préconise la cohabitation et la coexistence de groupes séparés et juxtaposés résolument tournés vers le passé, peut être considérée comme une réaction – qui jaillit dans les sociétés les plus uniformisantes – de peur, d'angoisse, de méfiance et de mise à distance de l'altérité. Les « autres » sont renvoyés à leurs substrats biologiques respectifs ou à leurs cultures d'origine (les Noirs avec les Noirs, les femmes avec les femmes, les Indiens avec les Indiens et les pingouins avec les pingouins), fixés, enfermés dans des réserves, des quartiers, des églises, des écoles, bref des catégories séparées, formes sociales majeures du ghetto. C'est aussi l'une des formes intellectuelles et affectives que revêtent aujourd'hui l'indifférence et le mépris. Les uns et les autres peuvent bien pour un temps s'ignorer. Mais si les différences sont pensées, vécues comme irréductibles et définitives, parfaitement étrangères et par conséquent sans plus aucune étrangeté, il reste entre elles néanmoins un rapport possible, un rapport probable : la violence.

Le ronronnement identitaire a donc quelque chose de trompeur. Il se veut tellement rassurant. Mais son aptitude à halluciner le réel est telle qu'il peut à certains moments virer au fanatisme et, ce qu'il prépare alors, c'est la guerre.

La tentation différentialiste procède d'une exigence de pureté et de purification (ethnique, linguistique, scientifique) qui ne supporte pas le mélange et le métissage, la contradiction et le changement. Elle cherche à isoler des phénomènes à l'état pur, non

métissés, par exemple purement biologiques, purement psychologiques, purement économiques. Cette conception soustractive de l'identité, qui conduit à la négation du caractère composé, composite et polyphonique des êtres et des cultures, est construite à partir d'une fiction mutilante : celle de l'individu qui pour rester « correct » se devrait de résorber sa duplicité, sa triplicité, etc., de la société qui ne serait qu'elle-même, de l'Espagne par exemple qui aurait tout oublié de sa mémoire juive et musulmane, de la France qui ne devrait rien savoir de ses composantes italienne, polonaise, arménienne...

Confrontée à la question de la différence, l'anthropologie ne cesse d'osciller depuis qu'elle existe entre une position universalisante (le structuralisme naît en France, c'est-à-dire dans la société qui a forgé le concept d'« homme universel ») et une position particularisante (le culturalisme se développe aux États-Unis à partir d'idées venues d'une des sociétés les plus différencialistes de toutes : la société allemande). Cette tension n'est donc pas seulement scientifique, mais étroitement liée à des enjeux idéologiques. A la fin du XIX^e siècle, puis au début du XX^e, Joseph de Maistre puis Maurice Barrès préconisent la négation de toute universalité au profit de « la France » (Barrès) et des « Français » (de Maistre). Et ce sont aujourd'hui les déceptions des promesses de l'universalisme abstrait qui conduisent à ces crispations particularistes dont nous n'avons pas fini d'entendre parler : l'absolu de la pureté religieuse, l'affirmation culturelle exclusive par enracinement restrictif dans le terroir ou la mémoire, la thèse de l'ethnicité qui véhicule souvent du racisme en contrebande. Le culturalisme peut ici fort bien être mobilisé pour servir de légitimation à

toutes les revendications de monoappartenance identitaire et de rejet des « étrangers » (Le Pen, Jirinovski, Khomeiny n'en sont que les formes les plus exacerbées).

Les discours du pur, du simple, du clos, du distinct et de la frontière sont des discours privatifs : sans alcool, sans tache, sans péché, sans contamination. Il existerait une éternité non troublée de temporalité. Il y aurait de l'essentiel devenu par accident seulement du mélange. Et si l'on se résigne à penser le changement, c'est pour déplorer ce qui devait rester immuable et inaltérable. Alors que le métissage est un processus sans fin de *bricolage*, la pureté est de l'ordre du *tri*. Elle est la stabilisation désespérée de l'histoire, reconstruite rétrospectivement à l'aide des catégories de premier, de primordial et d'authentique, à partir desquelles de l'altération se serait produite. Posant un point de départ absolu par rapport auquel il y aurait du dérivé, elle n'échappe cependant pas au mouvement. Elle est elle-même un processus : celui de la purification, de la simplification et de la mystification qui a pour effet de substantialiser, de naturaliser, de déshistoriciser et finalement de neutraliser la rencontre avec les autres.

Si cette thèse de la pureté est réfractaire à sa propre théorisation, c'est qu'elle ne supporte pas l'épreuve des faits. Elle est vouée à l'absurdité. L'identité « propre » conçue comme propriété d'un groupe exclusif serait inertie, car n'être que soi-même, identique à ce que l'on était hier, immuable et immobile, c'est n'être pas, ou plutôt n'être plus, c'est-à-dire mort. L'absurdité de la monade ou du solipsisme, selon lequel il n'y aurait pour le sujet pensant d'autre réalité que lui-même, c'est son inexistence, car être, c'est être avec, c'est être ensemble, c'est partager – le plus souvent conflictuellement –

l'existence. Privés de rapport avec les autres, nous sommes privés d'identité, c'est-à-dire conduits par autosuffisance et autoérotisme à l'autisme.

La spécificité d'une culture ou d'un individu vient des combinaisons infinies qui peuvent être produites, des agencements de termes hétérogènes, dissemblables, différents, bref de la reformulation de plusieurs héritages. On trouve toujours le couple de l'universalisme et des particularismes (lesquels peuvent être le résultat de « traditions » inventées, par exemple l'« Orient » pour l'Occident) et ces derniers ne sont jamais des essences, mais des *processus* d'acquisition, d'élaboration, d'interprétation, qui se constituent en permanence dans un mouvement d'interaction ininterrompue. On appelle identité culturelle ce qui est l'aboutissement de mélanges et de croisements qui sont faits de mémoires, mais surtout d'oublis. Aussi, à la notion de pureté originelle, nous opposerons la notion freudienne de « pervers polymorphe » appliquée à la culture. Ce qui signifie que l'identité culturelle, de la manière dont elle a souvent été appréhendée, n'existe pas.

Prenons l'exemple de la France. Formé dans le creuset gaulois, ce pays est très tôt « acculturé » par les Romains. La période médiévale est marquée par la pensée arabe et par la pensée juive qui arrivent d'Andalousie. Plus tard, ce pays reçoit les influences anglaises des Lumières. Le surréalisme doit beaucoup à un Roumain, Tristan Tzara, qui habitait Zurich, le théâtre français des années cinquante à Beckett qui était irlandais, à Adamov qui était russe, et à Ionesco, un autre Roumain. Quant au cinéma de la Nouvelle Vague, souvent décrit comme typiquement français, il a été très influencé par Hitchcock. C'est dire que la « culture française » n'est

jamais présente tout entière dans un seul de ses « représentants ». André Breton par exemple n'est pas moins français que Descartes ou Baudelaire que Claude Bernard. Cette culture n'est donc pas purement française, mais consiste dans un style fait d'emprunts successifs, d'écarts et de nuances.

Le plus pathétique dans la conception identitaire de l'existence, c'est cette énergie déployée dans le refus du réel, cette protestation sans cesse réitérée contre la condition métisse de l'être humain, mais qui se révèle chaque fois parfaitement illusoire. C'est l'illusion du « nous autres », du « moi je » qui ne s'en remet pas d'être né, qui n'accepte pas que le « je » soit loin d'être simple, homogène, identique à lui-même, mais qu'il soit fait des autres.

L'affirmation identitaire oscille sans cesse entre le comique et le dramatique. Elle n'est jamais tragique et encore moins humoristique. Comique, elle atteint dans sa suffisance – nous avons commencé à le voir – les hauts sommets du grotesque, et est susceptible de provoquer les trois sortes de rire distinguées par Arsène, l'un des serviteurs de M. Knott dans *Watt* de Beckett : le rire amer, le rire jaune et le rire sans joie. Dramatique, car de la guéguerre paroissiale, on peut passer par degrés imperceptibles au génocide. Notion défensive qui tend à la crispation du particulier dans la négation tant de l'universalité que de la singularité, l'identité contient une charge de violence qui dans certaines circonstances historiques peut virer à la guerre. Il y a quelque chose de redoutable dans le langage du moi ou du groupe qui s'estime à tort ou à raison agressé, qui se rétracte et est prêt à la vengeance. Il y a comme un bruit de bottes dans la fureur de la vocifération qui se donne comme alibi l'affranchissement. L'identité charrie de la mort.